

## Prélude

Le vieil homme somnolait. De cette espèce de torpeur qui vous prend quand vous êtes resté trop longtemps au lit et quand l'envie (et bien sûr la force) de vous lever est devenue comme le souvenir d'un autre jour, de plus en plus difficile à comprendre. Comme son lit était à la campagne, il entendait le chant, ou plutôt les cris des oiseaux. Il lui arrivait de les écouter, ces cris, mais quand il se trouvait dans cet état de torpeur, il en venait toujours à se demander si ce n'était pas la mort qui, pour mieux le narguer, ou pour l'approcher sans se faire remarquer (le petit jeu du « coucou c'est moi ! ») imitait le cri des kikivis. Un féroce signal d'attaque, que ce cri, aigre, perçant, et paradoxal, avait-il souvent pensé, car c'était bien le genre de cri fait pour réveiller les morts. En leur faisant grincer des dents.

Il rit. Il pensa qu'il riait plutôt. Même pas. Il dérivait et se regardait penser qu'il riait. Enfin non, quelqu'un le regardait et pensait qu'il riait. Difficile. Il pouvait se permettre de rire, (et en montrant les dents, car il avait des dents, il n'était pas ce qu'on appelait un vieillard édenté) puisqu'il était seul. Pourquoi était-il seul ? Ah oui ! La sieste. Lucy et Adrienne l'avaient couché. Elles le faisaient tous les jours à la même heure... Tout à l'heure elles viendraient le lever. Elles lui demanderaient s'il avait faim. Comme s'il pouvait avoir faim. Comme s'il était nécessaire de se servir de ses dents. Un vieux de son âge et qui a des dents ! Ridicule !

Là, il tenta de se reprendre. Depuis quelque temps, par moments, il délirait. Ce qu'il appelait délirer : ses pensées se faisaient décosues. Elles se suivaient sans grand rapport les unes avec les autres. Voire sans rapport du tout avec quoi que ce soit. Passer ainsi du cri des kikivis au prix d'un implant dentaire, voilà qui n'était pas raisonnable. Bon. C'est le prix d'un implant qui n'est pas raisonnable. Mais il était grand temps qu'on lui trouve ce moyen (qu'on lui avait promis !) d'arrêter cette débandade incontrôlable du temps dont les effets sur son

cerveau... Jadis (hier encore) il pensait avec clarté et fermeté, et précision, et... Existait-il des prothèses de cerveau comme il existait des implants dentaires ou des prothèses de hanche ? Un cerveau, c'est vrai, c'est quelquefois utile, mais pour l'instant il se contenterait d'une prothèse (complète) de corps... Et quand il la maîtriserait bien, alors seulement il se ferait mettre une prothèse de cerveau.

Sa main se déplaça sur le drap à la recherche du téléphone portable qu'elles lui mettaient toujours sous la main quand elles devaient le laisser seul. Une précaution sans doute inutile, peut-être qu'il ne voudrait pas s'en servir quand le besoin s'en présenterait. Car il ne connaissait rien de plus déprimant que cet état de semi-délire des fins de sieste. Quand la conscience semble se déliter comme un morceau de sucre dans un verre d'eau.

Il tâta l'objet. Son propre portable, pas l'autre, l'autre tellement beau avec sa coquille blanche et lisse, et son grand écran, et cette horloge (avec aiguilles, il y tenait) qui s'affichait toute seule dès que ses doigts touchaient l'appareil, et qui accomplissait plus de tâches qu'un ordinateur ! Son portable, un petit objet rugueux, tout noir, avec de vraies touches matérielles, dont l'une avait été peinte en rouge vif par Adrienne, pour le cas où il serait encore capable de voir les couleurs quand Elle arriverait. Mais s'il La sentait vraiment venir, vraiment, sans marche arrière possible, depuis le temps qu'il l'attendait de pied ferme (ah ! ah ! De pied ferme !) il aurait peut-être encore la force de l'accueillir en amie. Il la connaissait, il l'avait rencontrée deux ou trois fois au cours de sa longue vie, la dernière fois c'était sur la route de Saut-Sabbat quand, dans un virage à droite il avait soudain vu bondir cette voiture sur sa trajectoire... La salope l'avait abandonné dans un fauteuil roulant...

Et le téléphone sonna. Non, les kikivis ne font pas ce bruit. Une chance, l'objet était sous ses doigts. Je vais y arriver, pensait-il. Soudain il se vit bien éveillé, sa torpeur disparue, seule sa main avait ce léger retard à faire sienne le retour de son esprit, les mains ne comprennent pas toujours ce qu'on attend d'elles... Heureusement, sa tête, sur deux gros oreillers, était plus haute que son corps. Il prit le portable. Au fond, c'était facile. La touche verte. Ah ! Très facile.

— Oui, c'est moi, dit-il. À sa grande surprise, il s'aperçut que sa voix était bien assurée. La mort avait reculé d'un pas.

— Sergent Léger, police nationale.

Il eut envie de rire.

— Mais je n'ai rien fait, dit-il. Vous devez vous tromper.

— Pardon ?

— À qui en voulez-vous ?

— Vous êtes bien Victor Dujardin ?

— Oui, oui, mais parlez plus fort, avec tous ces kikivis...

— M. Dujardin, vous allez recevoir une convocation pour...

— Une quoi ?

— Une convocation.

— Une convocation ? Ah, enfin ! Je vais sortir d'ici.

— Pardon ?

— Rien. Continuez.

— Mais je dois vous poser tout de suite deux ou trois questions.

À nouveau il eut envie de rire. Il était maintenant tout à fait alerte et *prêt au combat*. Une des expressions qu'il affectionnait. Mais il ne rit pas : on ne doit pas rire pendant un interrogatoire de police.

— Continuez, dit-il. Si je puis vous être utile... Comment avez-vous dit que vous vous appeliez ?

— Sergent Paul Léger, police...

— Nationale, j'ai compris. Alors, ces questions.

— Première : connaissez-vous une certaine... (Il entendit qu'on manipulait du papier, il avait encore une bonne oreille, quand même.) Euh... Moiron. Georgette Moiron.

Le nom, d'abord, ne lui dit rien. Il se concentra sur le prénom, Georgette. Un vieux prénom. Plus personne ne s'appelle comme ça aujourd'hui. Même en Guyane. Est-ce qu'il avait connu une Georgette ? Il vit un éclair vert et jaune se poser sur le rebord du balcon.

— Ta gueule, dit-il.

— Pardon ?

— Ne vous fâchez pas, je parle au kikivi. Vous savez ?

— Je sais quoi ?

La voix lui parut agacée.

— Il y a des kikivis partout, dit-il, on se croirait en enfer. Et quand ils crient, on ne s'entend plus. Comment avez-vous dit ?

— Georgette Moiron.

La voix s'était faite sèche et autoritaire. Victor sourit : au téléphone, on ne risquait rien à agacer un flic.

— Ça ne me dit rien. Qui est-ce ?

— Justement, c'est ce que nous voudrions savoir. Alors ?

— Vous savez, je suis vieux, dit-il. J'ai connu beaucoup de femmes, mais des Georgette, pas tellement. Quand j'étais petit... Ah, tiens...

— Attendez, dit la voix, pourquoi dites-vous que vous êtes vieux ? Vous êtes bien Victor Dujardin, né à Paris, France, le 24 août...

— Oui, oui, oui ! Mais des Georgette Moiron... Moiron, en plus... Moiron... Attendez... Oui ! J'y suis ! Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Nous cherchons à la localiser. Vous savez où elle est ?

— Bien sûr, elle est à...

Comment s'appelait ce patelin ? Il y avait pourtant vraiment vécu, et pas mal de temps, quand il était gosse ! C'est vrai, ce temps-là avait vraiment existé, dans un autre siècle, un autre pays ! Il eut soudain la vision d'une dame petite mais corpulente, aux longs cheveux gris, jaunes sur les tempes, attachés en chignon, vêtue d'une robe noire et d'un tablier gris avec une grande poche sur le devant comme un kangourou. Son cœur battit un peu plus vite, car c'était une personne qu'il avait beaucoup aimée. À nouveau il faillit rire.

— Elle est à Noiseau, dit-il. Je ne trouvais pas le nom.

Il imagina le policier qui prenait son crayon et écrivait. Cinquante ans de désuétude. Non, plus que ça. Il attendit la question suivante : elle vint telle qu'il l'avait pressentie.

— Où est-ce ?

— En France, pas très loin de Paris.

— Auriez-vous son adresse ?

— Ah non ! Je ne sais même pas si la rue porte un nom. Rue du cimetière, peut-être ?

Il entendit nettement le grattement du crayon sur le papier. Ils ont encore des crayons qui grattent sur le papier, dans la police ?

— Rue du Cimetière. Pas de téléphone ?

— Non, dit-il, pour quoi faire ?

— Qu'est-ce que vous pouvez me dire sur elle ?

— Bin... C'était quelqu'un de très gentil. Mais vous savez, Moiron c'était son nom de jeune fille, son mari s'appelait Albert Duvent. Ils sont ensemble.

— Ensemble ? Que voulez-vous dire ?

— Eh bien... Quand on entre dans le cimetière, c'est sur la droite. Je veux dire que c'était sur la droite, ça a dû terriblement changer, avec toutes ces années ! Et tous ces nouveaux morts ! Si leur tombe existe encore, elle porte peut-être leur nom. Ne me demandez pas quand ils sont morts. Ah ! Oui, attendez... Lui en 1957, je crois. Elle, ce devait être sept ou huit ans plus tôt.

Le téléphone resta silencieux plusieurs secondes. Il se sentit gai à la pensée qu'un téléphone puisse transmettre le silence. Un instrument de ce prix, bien la peine !

Le kikivi, lui ou un autre revint se poser sur la rambarde du balcon.

— Si tu gueules, lui dit-il, je me lève et je te tords le cou.

Et là, il rit. Il se sentit bien soudain. Peut-être qu'il pourrait vraiment se lever ? La voix du policier le ramena sur terre. Dommage, il était mieux là-bas.

— Vous voulez dire qu'elle est morte ?

— Ah, sûrement ! Elle, c'était ma grand-mère.

— Votre grand-mère ? Vous n'êtes pas Victor Dujardin, né le 24 août 1989 à...

— C'est pas un huit, idiot ! C'est un trois !

— Pardon ?

— C'est pas 1989, c'est 1939 !

Silence à l'autre bout du sans-fil. Puis un murmure de voix, inaudible. Puis encore un silence.

— Et naturellement, dit Paul Léger, si je vous demande où vous étiez le mois dernier, vous allez me dire que vous n'étiez pas en Colombie, que...

— Ah non, je n'y étais pas ! Je le regrette, notez bien. Il paraît que la cocaïne est bien meilleure là-bas qu'ici. Je ne sais pas ce qu'ils mettent dedans, mais ça me colle des palpitations.

— Il doit y avoir une erreur, dit la voix du policier, nous allons vérifier. Tenez-vous à la disposition de la justice. Et pour ce qui est de la convocation...

— Si l'ambulance est médicalisée, dit Victor, ça pourra aller. Ça me fera une promenade. Mais il me faudra une infirmière et un fauteuil, et...

— Encore une petite question, dit la voix du sergent Léger. Est-ce que le nom de Jean Galmot... G, A, L, M, O, T, vous dit quelque chose ?

— Ah oui. Lui, je le connais bien ! Qu'est-ce qu'il a fait, encore ?

— Je vous rappellerai, dit le policier. Bonsoir.

Et la communication fut coupée. Victor reposa le téléphone sur le drap, essaya tant bien que mal de se remonter un peu dans le lit. Je devrais communiquer plus souvent avec la police, pensa-t-il, il n'y a pas mieux qu'un flic pour requinquer des méninges. Je me sens l'esprit beaucoup plus clair.

Et il eut un long rire qui attira trois kikivis étonnés sur le rebord de la fenêtre.